

La Serpe et le Burin

et

Le Champ sympathique

Sans doute ai-je largement dépassé le « milieu de la course de ma vie ». Dante avait trente-cinq ans, j'en ai vingt-six de plus.

Mon désarroi à moi ne se compare pas à une inextricable forêt. Car la forêt a une intensité qui est celle de la vie ; la vie dans ses sèves exubérantes et débordantes, dans ses lianes étouffantes, dans ses marécages sournois, dans ses pièges et ruses, dans ses épreuves d'où sortir vainqueur afin d'être couronné des plus belles fleurs.

Mon désarroi est un désert. Un désert où l'on n'a plus à combattre, combattre pour mieux vivre. À son horizon se lève lentement une froide lueur.

Cette passivité, d'aucuns l'appellent « lâcher-prise ». Dois-je lâcher ce que j'ai, l'espace d'une création, non pris, mais saisi ?

Si j'ai pris, c'est une conscience. J'ai pris conscience, et cette conscience m'a peu à peu menée au seuil de ce désert.

Oui, dans mes œuvres, j'ai saisi et manifesté un chemin, haltes comprises, vers la désespérée question qui balaie à présent, de sa glaciale lumière, l'espace désert sur lequel mes yeux se sont ouverts.

Ainsi, est-ce mon regard qui se lève, lucide jusqu'au désespoir.

Mes œuvres n'auraient-elles été que vaines réponses à l'ultime interrogation :

Où vais-je ?

Sans oublier les autres questions, plus douloureuses car existentielles :

Ce chemin que j'ai tracé et balisé, ponctué de tableaux et de livres, mon chemin, sera-t-il effacé ? oublié ?

Mon chemin est allée sur laquelle je « m'en vais ».

Réponses vaines, mais progressives, car cette progression avait un sens.

Sens que, naguère, j'ai qualifié d'infini.

Or, aujourd'hui, je le vois fini.

Des réponses ont précédé la question, peut-être pour l'éviter ! Fuite en avant ? Mais ces réponses étaient manifestation : manifestation d'elles-mêmes !

Dans ce désert livide, je prends ma tête entre mes mains, presse mes doigts sur mon front devenu douloureux, car de mon cerveau surgissent d'obscures et grimaçantes formes... Elles surgissent, comme du dernier cercle d'un enfer, du fond d'un entonnoir où le pire du monde se serait déversé... Mais un pire immatériel : celui des *pulsions* destructrices et mauvaises des Hommes...

Je me rappelle un dessin de Sempé, découvert dans une revue quand j'avais entre vingt et trente ans. Un homme y tendait, apparemment cordialement, la main à un autre homme ; mais, sur le mur, leurs ombres portées racontaient autre chose : dans la main du premier, une épée visait perfidement le second. J'avais découpé la fine caricature, tant elle m'apportait un éclairage nouveau sur mon mal-être et mes sentiments de persécution : moi qui me sentais si souvent moralement agressée, je comprenais mieux le scénario invisible dans lequel j'avais échoué.

Ne sachant – et ne voulant ! – « me défendre », je priais, je veux dire : méditais.

Ainsi se précisait mon chemin spirituel et artiste.

Avant de poursuivre, il me faut rappeler qu'il y a ombre et ombre. Ainsi, dans ma pièce : Le Mystère de Sonia D'Ombrelaine, l'ombre contient des trésors de générosité ; c'est l'ombre claire de la Résistance.

Par contre, celles dont je parle ici sont obscures et opaques, elles sont en quelque sorte la malédiction de notre condition.

Je ne nuance pas davantage, ne voulant pas essayer de répondre à ceux qui me diraient que la Résistance a aussi brandi l'épée. Des volumes pourraient tenter d'analyser tout cela sans trouver, en définitive, d'autres réponses que celles du regard du cœur, du cœur non passionnel... La compréhension d'un Maigret... Et la position de non-violence d'un Gandhi... Et...

Mais je continue de décrire le désert où m'a menée un désarroi inexistentiel...

Inexistence de ce que j'ai fait, de ce en quoi j'ai cru, de ce qui m'a aidée à vivre, à espérer, à concrétiser ma question, lui donner forme plastique ou écrite...

Inexistence de mon chemin : je ne vais plus, je suis bloquée.

Si, sur le blanc de mon désert, se profilent aujourd'hui de noires et déprimantes éclosions, il fut un temps pas si lointain où des fleurs pointillaient mon ciel.

Ces fleurs jaillissaient d'une tête très vieille, vieille peut-être comme le monde.

De part et d'autre de cette fleuraison, deux harpes s'ouvraient en volets matinaux.

Parmi ces fleurs de soleil souriaient de fraîches figures d'enfants.

Mais ce visage marqué et buriné, je l'avais peint – il s'agit en effet d'un de mes tableaux – si rude et si massif, par opposition à l'air léger, rose et doré, qu'il me parut bientôt excessif. Aussi l'enlevai-je sottement de ma toile, gardant les seules harpes et un fragment de l'enfance fleurie.

Ce tableau composait le panneau central d'un triptyque, panneau qui lui-même était déjà triptyque avec ses deux harpes en volets.

Le volet gauche représente un arbre déraciné, les racines s'extrayant doucement de la terre, le tronc et les branches nues s'élevant comme en offrande dans un ciel bleu de début de printemps ; élévation si entière de la sève, que, dans son ascension, elle entraîne le végétal entier !

Sur le volet droit, à côté d'une souche d'arbre, un épi de blé pousse et s'élance, doré ; c'est l'été, et de hautes herbes vertes dansent sous des cieux impressionnistes.

Les harpes ont été ciselées dans le bois des deux arbres, m'étais-je dit en les peignant.

Et voilà qu'aujourd'hui, la tête primitive, taillée à la serpe, me revient... Elle me revient enfin ! Non en spectre, mais pour me rappeler deux outils de l'existence :

La serpe et le burin.

Deux instruments pour dégrossir une matière, avant de la faire chanter.

Mais cette tête n'était point grossière. Si son visage avait les plis et replis d'un limon, elle était d'un bleu à la fois électrique, métallique et de tréfonds océanique.

Michel-Ange aurait placé le Dieu créateur dans une forme de cerveau... Le doigt divin serait donc l'étincelle, l'idée jaillissante, idée prenant corps en l'Humain.

Oublions un instant que je ne suis pas Michelangelo, et retenons les seules images, peintes avec génie ou non.

Si le cerveau de ma Tête-Mère, ridée par l'épreuve du Temps, peut engendrer un chœur lumineux, il peut aussi projeter le contraire et « broyer du noir ». Tous ces adorables enfants éclos, plus tard rivaliseront, se battront, comme sur le mur de Sempé, voire de façon plus tangible.

Suis-je près de Platon ?

À la philosophie, Sempé a ajouté la psychologie.

Ambivalente création, fécondée par l'imagination intuitive, donc par une vision.

À un ami, j'ai un jour écrit, à propos de ma peinture : Peint-on afin de VOIR ? Avais-je ajouté, ou l'avais-je seulement pensé : Quand on voit enfin, on n'a plus besoin de peindre ? Maintenant, je précise : Voyant ainsi, on est mûr pour écrire. Parce que cette vue-là devient *de l'esprit*. C'est-à-dire se transmue en pensée pure, laquelle est encore autre chose que le monde des idées. Car cette transmutation est d'ordre musical.

Je n'ai rien à ajouter à cela qui est ma perception... absolue...

Il y a de la partition dans la construction de ma pensée.

La musique, l'appel de la musique, appel dont je ne sais que l'émotion...

Mais, avant cette émotion qui m'arrache des larmes de jeune fille, un désert blanc me voyait arrivée à la fin de cette vie...

À l'horizon, mon lucide et impitoyable regard projetait l'émergence d'un astre blafard...

Mon désarroi y était profond. Il se levait et se couchait en moi et en dehors de moi. Je voyais plus blanc que jamais, et ce blanc n'était pas muet, mais éloquent de finitude.

Je m'éprouvais au plus vide, au plus fini, au plus mortel de mon existence...

Et c'est là que m'apparut, me réapparut plutôt, non pas un Virgile, mais un groupe subtil...

Des êtres familiers que j'avais oubliés revenaient à mon regard intérieur, évidents, et sans paroles.

Depuis ma naissance, ils m'accompagnent, filigranent ma vie, lui donnent un sens infini.

Alors, je n'eus soudain plus peur de mourir, de laisser derrière moi une œuvre inutile...

Ils n'étaient pas mirages, ni visions illusoire dans mon désert blanc.

Ils m'annonçaient l'Après.

Et l'Après me prit dans ses bras musicaux.

D'un morne fini, le blanc était passé à un lumineux infini.

Le désert devenait vaste champ, non « magnétique », mais *sympathique*.

Ses germinations attendaient la confiance de mon regard pour traverser la paupière livide de cet horizon maladif. Le véritable « enfer » est maladie.

Il pousserait des mots nouveaux, graminées printanières.

Et une terre apparaîtrait en son poids rassurant.

La lumière ne se tire pas au cordeau.

Les rayons ne sont ni franges, ni cordeaux.

Quand m'abandonne ma confiance, je ne vois plus.

L'*Où je vais* se replie, non dans un noir, mais dans un blanc.

« Blanc » de mémoire future ?

Je prends « Le Petit Robert » pour vérifier si « blanc » s'utilise dans un contexte mémoriel. Car, disant récemment à un autre ami : J'ai un trou de mémoire, je m'entendis répondre : « C'est plutôt un blanc de mémoire ».

Le dictionnaire m'apprend que le blanc désigne aussi une « maladie des plantes... »

Le végétal a aussi son enfer.

Mais le champ sympathique n'est jamais stérile.

Il fleurit mystérieusement, et produit le plus riche sésame, celui qui ouvre...

Ainsi s'ouvrent à nouveau, sur une musique qui m'irrigue comme une sève ou un sang, mes volets et mes harpes.

Musique inaudible.

Seul me parvient un dialogue entre mes Virgile gardiens qui ont quitté leur silence :

– Viendra un déluge purificateur, basculement avant un nouvel équilibre. Et tant pis pour eux, tant pis pour cette société, pour ce monde à l’horizon duquel se profile une certaine et provisoire fin. Rappelez-vous le « rire inextinguible », « partage des dieux », à la fin de « Micromégas » de Voltaire. Rire qui n’empêche pas, ensuite, « beaucoup de bonté »...

– Ce rire, c’est le « gai savoir » ?

– C.Q.F.D.

– Et le « livre tout blanc » offert aux petits Hommes ?

– Il est, bien sûr, absolument *sympathique*. C’est-à-dire que son écriture apparaîtra aux Hommes à condition que leur cœur se dégèle.

– À la chaleur de leur cœur... À la chaleur de leur conscience... Et à la lumière de leur rire divinisant ? Une lumière pas froide, donc ? Mais la « froide lucidité » ?

– C’est une lucidité dépourvue de passions aveuglantes. On peut avoir le cœur chaud et la tête froide !

– Ayons donc « de l’esprit » entre les deux, a-fin de dépasser l’Homme !

– Entre la tête et le cœur : la gorge, la bouche, la voix... Le chant...

– La voix exprime l’entente et la vision.

– La vision, à la fois distante et empathique, la fait vibrer d’un accent moins pythique qu’artiste.

– L’artiste est visionnaire de la tête et du cœur.

– Si lui apparaît un obscur chaos, et l’absurde qui conditionne ce monde, l’artiste souffrira...

– Purgatoire, plus qu’enfer... Le purgatoire de l’empathie...

- Avant le paradis...
- Le paradis de la gaieté !

Plein sourire.

Plein soleil qui pénètre la terre jusqu'en son noyau aimantant.

Frôlant, au passage de ses rayons, un burin et une serpe.

Les outils s'en réveillent et en étincellent.

Reprennent l'ancestrale descente jusqu'au noyau saturnien, et le taillent et le gravent à l'image d'un visage monolithique, de la tête d'un dieu primitif du cerveau duquel jaillira, en force contraire contrebalançant son aimantation originelle, une vitale propulsion.

Entre dieux, l'on s'encourage et s'entraide.

Retour saturnien
de la serpe et du burin
Outils qui redonneront au repli
fructueux de l'hiver
un ancestral visage
Et
au noyau aimantant de la Terre
une force propulsive et vitale

30 septembre- 8 octobre 2007 (et avant)